

La chronique du prépa

Fluctuat nec megitur

Le Mal, c'est la prépa¹. En effet, l'homme étant un animal social, comment peut-on oser contraindre un pauvre étudiant à demeurer reclus dans sa chambre, travaillant sans cesse à son bureau, avec ses cours et ses TD comme seuls amis ? A s'astreindre à ses seuls besoins primaires, manger, dormir, se laver à peine, pour se consacrer entièrement aux seuls besoins du travail ? Comment peut-on livrer ainsi nos prétendus « élites de la nation », encore vifs, vigoureux, sportifs et sains d'esprit, aux cours effrénés où toutes les bontés pédagogiques ont été abandonnées devant l'exigence des impitoyables concours, au sadisme des kholleurs, et à la tyrannie des classements ? La réponse est simple : on laisse faire tout simplement, personne ne veut se bruler en pointant le Mal du doigt ; alors tant qu'il est loin, on regarde simplement ses pauvres bougres sombrer dans les abysses infernales.

Pourtant, on les avait prévenus. On leur avait dit le sacrifice de la vie sociale, les kholles finissant à 19h30, et le désespoir de ne plus jamais avoir cette conscience tranquille de celui qui a fini tout son travail. Tout le monde leur disait, mais ils en riaient entre eux, n'y croyant pas vraiment en somme, eux dont les facilités leur avait permis de ne jamais véritablement travailler. Les prépas, en vérité, choisissent leur sort et, quand ils restent, assument leur choix. Ils le choisissent parce qu'au fond ils aiment travailler, cet état où quand le calme règne l'esprit est tout entier concentré au progrès. Ils aiment apprendre toujours et encore, la rigueur et les raisonnements implacables des mathématiques ; les applications de la physique, qui donnent leur sens aux math, et permettent de comprendre en profondeur le monde qui nous entoure ; la magie de la chimie, où tout se transforme sans que rien ne se perde, et parfois avec un ordre logique remarquable... Peut-on alors dire, contrairement à Socrate, que certains peuvent choisir le Mal délibérément ? Ménon, avec cet argument, s'en serait bien sorti.

Mais la prépa, c'est aussi le dépassement de soi-même. On peut prendre en pitié ces pauvres bougres qui, consacrés au travail, ont déjà donné leur corps à la science, mais l'on doit aussi considérer en eux le succès en puissance. « Work in progress » devrait-on lire sur leur visage. La prépa peut être une destruction physique et mentale. Elle peut être aussi stimulation et source d'épanouissement. Être en prépa, c'est un défi. C'est *effleurer son seuil d'incompétence*, ses limites, et les repousser par l'effort. « Tu es homme de cœur ? Comment le saurais-je, si la Fortune ne t'offre pas l'occasion de manifester ta vertu ? Pour se connaître, il faut s'être éprouvé » (Sénèque) *Fluctuat nec mergitur* : vogue sans couler, petit prépa, et tu trouveras la terre promise. Le prépa, en se dépassant, touche le ciel. Et même si beaucoup contestent cette acceptation de la souffrance en vue d'un brillant avenir futur, les prépas rêvent encore, entre deux équations, de l'âge d'or dans les grandes écoles, ce temps béni du reset total et des soirées déjantées où tous prennent leur revanche et se déchainent pour deux ans de frustration.

La prépa à Blaise Pascal surtout, si elle est d'excellence, est aussi conviviale. On ne crachera pas sur ce qu'elle a pu nous apporter comme nourriture intellectuelle, comme savoir, dépassement, remise en question. Dans cette épreuve se forment des liens très forts entre camarades, voire même avec les professeurs. C'est peut-être aussi ça la vertu de la difficulté : elle nous pousse, elle nous rapproche.

Mathieu Farges

¹ « Le Mal » était le thème littéraire des prépa en 2010/2011